

car les signes extérieurs, les révélations du microscope ne sont que des résultats : la pathogénie ! voilà l'œuvre de l'ère nouvelle !

Or, un guide précieux en théorie, capable, d'autre part, en pratique, d'éclairer l'histoire médicale de ces familles où le graveleux, l'oxalurique, etc., coudoient le migraineux, l'eczémateux, etc., un guide précieux n'est autre que la pathologie générale ; l'ignorance seule peut traiter de vaine rhétorique cette science qui nous apprend que ces recherches de pathogénie, quoique de fraîche date, ont fait connaître, en dehors des modalités toxiques, infectieuses, nutritives, d'autres processus, en particulier les dystrophies élémentaires autonomes du professeur Bouchard.

Ces dystrophies font ordinairement suite à l'application circonscrite d'une cause physique, aux effets d'un choc sur une zone habituellement superficielle ; elles appartiennent plutôt au domaine de la chirurgie, comme les entorses, les fractures ; elles sont plus faciles à étudier chez les végétaux, où l'absence de système cérébro-spinal rend les localisations plus étroites.

Chez l'animal, il est impossible fréquemment d'écarter les réactions nerveuses, propres, elles aussi, à faire dévier l'économie du type physiologique, à causer le désordre par voie d'inhibition ou de dynamogénie.

Les auto-intoxications ont singulièrement amoindri l'empire des réflexes ; nombre de céphalées, de dyspnées, etc., relèvent des fermentations digestives exagérées. Cependant, les accidents nerveux réactionnels ne sont pas supprimés : l'expérience de Goltz, la dilatation cardiaque qui accompagne une crise de lithiase biliaire, les convulsions liées à la présence d'un ténia, à une dentition qui s'opère, les afflux sanguins

des aortiques, une foule de phénomènes le prouvent.

Du reste, de récents travaux, principalement ceux de François-Franck, ont précisé les relations de l'endocarde et des capillaires, de la muqueuse nasale et des vaisseaux du poumon, de certaines zones hémisphériques et de quelques territoires cutanés ; d'autre part, les professeurs Potain, Teissier, Arloing, avec eux Morel, ont analysé les voies suivies par l'impression abdominale qui va faire hausser la pression dans la petite circulation.

On peut même voir cette petite circulation se modifier et par un mécanisme réflexe pur, et par une action toxique mettant en jeu le névraxe, ce grand appareil dominateur, régulateur de la nutrition. — L'irritation de l'intestin étranglé provoque la congestion pulmonaire ; d'un autre côté, en injectant la muscarine retirée de cet intestin, Grossmann aboutit à ce résultat.

Ce sont, d'ailleurs, ces réactions qui, en partie, permettent de comprendre les lois des suppléances, les synergies organiques qui relient le cœur au poumon, le rein au foie, le réseau sanguin superficiel à celui de la profondeur, etc.

Fréquemment, aussi, ces influences réciproques se font sentir d'un groupe morbide à l'autre : les agents psychiques dépressifs hâtent l'accès de goutte, font augmenter le sucre, ouvrent la porte à la phthisie. — Toutefois, ces attractions s'exercent plus souvent encore entre processus analogues ; à chaque instant l'infection appelle l'infection ; à chaque instant — et on sait en partie pourquoi — la scarlatine, précédée de rougeole, est suivie de diphtérie ; en revanche, les exemples indéniables de bactériothérapie directe sont rares ; autrement dit, il est exceptionnel de rencontrer un virus, non préparé à la manière des vaccins, qui se montre apte à



supprimer les effets d'un autre virus ; ces associations, en dehors de ces vaccins, sont, en général, néfastes.

En somme, ces données prouvent qu'on devient malade surtout lorsqu'on n'est pas absolument bien portant. Naïve dans sa forme, banale en apparence, cette proposition est au fond essentiellement vraie ; il n'est pas inouï de voir le passage de la santé à l'état morbide se réaliser par transitions ; les souffrances hépatiques, rénales, cardiaques, nerveuses, plus encore gastriques, intestinales, quelquefois l'hérédité, quelquefois des détériorations fortuites dues à des causes occasionnelles, etc., facilitent ce passage.

Telles sont les maladies, ou plutôt les catégories, les types de maladies, dont il est nécessaire d'étudier la mise en jeu, les applications, en prenant pour bases l'observation et l'expérimentation, méthodes que tant d'analogies rapprochent.

Les efforts tentés pour pénétrer les secrets du mal auront pour but moins d'avoir la satisfaction de contempler la vérité que de l'obliger à se plier aux exigences de l'humanité souffrante.

Les différentes thérapeutiques, thérapeutiques empirique, naturiste, symptomatique, physiologique, suivant les conditions, offrent des avantages. Néanmoins, nous inclinons vers la thérapeutique pathogénique, vers celle qui conduit, en s'appuyant sur l'explication des phénomènes, à user du suc thyroïdien dans le myxœdème ou des antiseptiques, des humeurs bactéricides, antitoxiques, dans l'infection, vers celle qui explique l'utilité des vieux procédés, en particulier de la révulsion, révulsion capable d'activer la phagocytose, d'après Volkmann, ou d'attirer les germes dans un tissu de dignité physiologique inférieure, comme je l'ai vu avec Duclert.

Il importe, en effet, d'appliquer à l'étude des médicaments ces préoccupations du mécanisme des actions observées ; ces préoccupations, récemment, ont inspiré l'emploi des tissus solides ou liquides, emploi décoré du nom d'opothérapie. Aussi tâcherons-nous d'établir les règles de la pharmacologie, science fort délaissée en France, qui a pourtant ses lois aussi bien que la pathologie.

Toutefois, il convient de ne pas oublier que les connaissances relatives aux modalités pathogéniques comportent une foule de données inconnues. Voilà pourquoi nous n'aurons de mépris pour aucun procédé, attendu que, lorsqu'un homme souffre, lorsqu'un homme va succomber, le premier devoir, avant de disserter, est de faire reculer la douleur ou de retarder la mort.